

XYZ. La revue de la nouvelle

Avant de nous laisser

Jean-Paul Beaumier



Number 80, Winter 2004

Quand on aime...

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3365ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaumier, J.-P. (2004). Avant de nous laisser. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (80), 7-12.

Avant de nous laisser

Jean-Paul Beaumier

Il y a ces deux choses en nous : l'amour et la solitude.
Elles sont entre elles comme deux chambres
reliées par une porte étroite.

CHRISTIAN BOBIN, *Lettres d'or*

Elle m'en veut d'avoir été le premier à être prévenu. Mais c'est uniquement le fruit du hasard, j'étais chez moi, elle pas. À moins qu'elle ne se reproche son absence, mais dans un cas comme dans l'autre cela n'y aurait rien changé. L'un de nous deux aurait dû l'annoncer à l'autre.

Depuis un moment, je cherche les mots qui la reconforteraient, elle autant que moi. « Ce n'est pas de ta faute », lui dis-je, « de notre faute », me suis-je empressé de rectifier, mais il était trop tard. Ma remarque la fait aussitôt se redresser dans le fauteuil inconfortable dans lequel elle ne parvient plus à retenir ses larmes. Pourquoi ai-je parlé de faute ? N'avons-nous pas usé ce mot jusqu'à la corde, l'aiguisant un peu plus chaque jour jusqu'à ce que nous n'en ressentions plus le tranchant ? Elle me jette un bref regard et voilà qu'à mon tour j'ai le sentiment de l'avoir prise en défaut, et je ne peux m'empêcher de me demander comment nous en sommes arrivés à autant d'incompréhension.

J'aurais tout aussi bien pu ignorer l'appel, confier comme à l'habitude à ma boîte vocale le soin d'assurer une présence courtoise, le répondeur se serait mis en marche à la quatrième sonnerie, *il m'est présentement impossible de prendre votre appel, laissez-moi un court message et je vous rappellerai promptement*. Le mot m'avait fait sourire lorsque j'avais réécouté mon message : *promptement*. Cela sonnait comme *pronto* ! Et je rappelais rarement.

Au bout du fil, une voix blanche s'enquit d'abord de mon identité et je sus aussitôt que quelque chose de grave venait de se produire. J'ai immédiatement pensé à Anne et j'ai mis un moment à comprendre qu'il s'agissait de Mathilde, ma fille, notre fille. Elle avait été heurtée par une voiture alors qu'elle rentrait chez elle en vélo et conduite d'urgence à l'hôpital. M'était-il possible de joindre la mère le plus rapidement possible, et de nous rendre à l'hôpital ? Après avoir raccroché, je me suis empressé de composer le numéro d'Anne, ce numéro qu'il m'arrivait encore de donner par mégarde, de composer jusqu'au dernier chiffre avant de renoncer. Déjà je luttais contre les images qui envahissaient mon esprit, par-dessus tout je souhaitais qu'Anne fut chez elle, dans cette maison qui avait aussi été la mienne, de ne pas avoir à me heurter à sa boîte vocale, faites qu'elle réponde, me répétais-je, faites qu'elle soit là et qu'elle me réponde. Sa seule présence suffirait à conjurer le mauvais sort, à me rassurer comme elle avait toujours su le faire. Mais elle n'y était pas. La voix chantante de Mathilde m'invitait à mon tour à laisser un message, *nous ne sommes pas là pour l'instant, mais il nous fera plaisir de vous rappeler dès que nous serons de retour.*

Il n'y a pas si longtemps, ce *nous* m'incluait, faisait de *nous* une famille semblable à des centaines d'autres. Que s'était-il passé ? Que nous était-il arrivé ? À quel moment avions-nous baissé les bras, cessé de nous aimer ? Le temps qui m'était alloué pour laisser un message était écoulé. J'ai raccroché.

Elle devait être chez des amis. Après notre séparation, ils s'étaient donné le mot pour nous inviter à tour de rôle, espérant sans doute que le temps arrangerait les choses. Les trames de nos vies avaient fini par s'entrecroiser, par être pour ainsi dire liées les unes aux autres. J'ai mis du temps à comprendre cela, comme eux à accepter que le temps n'arrange jamais rien. Il accélère ou retarde tout au plus ce que nous nous refusons à vivre. Le temps joue contre nous, et l'amour n'y peut rien, ni aujourd'hui ni demain. Il est comme le carré de sucre que nous ajoutons au café pour en atténuer l'amertume, geste que nous répétons jour après

jour parce qu'on ne peut plus se passer de sucre, parce qu'on a fini par croire qu'on aimait le café.

Anne avait conservé le carnet dans lequel nous consignions l'adresse et le numéro de téléphone de nos amis. Les pages en étaient de toute façon à ce point raturées que je ne parvenais jamais à m'y retrouver. *Il n'y a plus d'abonné à ce numéro*, combien de fois avais-je raccroché en maugréant. Mais j'avais contribué plus qu'à mon tour à raturer le carnet des autres, d'abord par nos nombreux déménagements, puis par notre séparation récente. Tôt ou tard, l'un de nos deux noms disparaîtrait de leurs carnets, apparaîtrait dans d'autres. De mémoire, je me suis mis à passer les pages de notre carnet en revue, Hélène et Jacques, Pierre et Marie, Madeleine et François, Claire et Daniel, Bernadette et Olivier, Yolande et Jean-Claude, Marcel et Pascale, André et Christiane, Lise et Louis. Il n'y avait que des couples dans ces pages, prenais-je tout à coup conscience. Les individus se retrouvaient dans nos carnets personnels et le mien ne contenait plus que les noms d'amis dont j'avais depuis longtemps perdu la trace. Elle devait être chez Hélène, me disais-je, sinon elle saurait me dire où je pouvais la trouver.

Hélène reconnut aussitôt ma voix, la sienne était embrumée par l'alcool. « C'est gentil de t'être souvenu de mon anniversaire », me dit-elle avec cette légère pointe d'ironie qui avait toujours marqué nos rapports. Elle m'en voulait d'avoir quitté Anne sans raison, refusait de croire qu'il n'y avait pas une autre femme dans ma vie, comme si c'était l'unique motif qui pouvait tout expliquer, comme si l'amour pouvait être ramené à une équation aussi simpliste. Elle avait cru, comme beaucoup d'autres, que nous étions le couple le plus solide, celui sur lequel ils pourraient toujours s'en remettre. Nous étions leur repère, et nous les avions déçus. *Je* les avais déçus. Ils en étaient au gâteau, pourquoi ne viendrais-je pas me joindre à eux ? J'entendais les rires fuser et les souvenirs de notre vie commune refaisaient surface, toutes ces fêtes que nous avions soulignées ensemble et que je m'efforçais depuis d'oublier.

« Mathilde a eu un accident », ai-je lâché comme on échappe quelque chose de fragile, un vase, une porcelaine, un gâteau

d'anniversaire. Les images s'entrechoquaient dans mon esprit et je faisais tout pour éviter celle d'une voiture percutant une jeune fille à vélo rentrant chez elle. « Il faut que je parle à Anne, c'est urgent. » Notre échange fut si rapide que je doutai un instant de lui avoir parlé. Nous avons convenu de nous retrouver à l'hôpital et j'appelai aussitôt un taxi.



Était-elle consciente à son arrivée à l'hôpital? Avait-elle réclamé ma présence, comme lorsqu'elle faisait des cauchemars enfant? Je m'efforçais de chasser ces questions tandis que j'étais en route, de penser à autre chose, aux formulaires qu'il me faudrait remplir en arrivant à l'hôpital, et tout à coup je me suis mis à voir défiler tous les formulaires que j'avais dû remplir pour inscrire Mathilde à la garderie, à l'école, aux activités parascolaires, aux camps de vacances, année après année, transcrivant chaque fois les mêmes renseignements, nom, adresse et numéro de téléphone du père, de la mère s'ils différaient, date de naissance, numéro d'assurance sociale, allergies, personne à contacter en cas d'urgence, lien de parenté. Combien de fois m'étais-je acquitté de ces formalités en refusant de leur donner un quelconque sens, une quelconque emprise sur la réalité? À quel moment avais-je cessé de la protéger?

Lorsque Anne est arrivée, j'aurais aimé la prendre dans mes bras, la serrer contre moi. Nous avons échangé un bref regard avant qu'elle ne se rapproche du lit perdu au milieu de tous ces appareils qui enregistraient les signes vitaux, cherchant la main de Mathilde sous le drap qui la recouvrait. Un médecin est entré presque aussitôt, nous demandant si nous étions les parents avant de nous confirmer la gravité de l'état de Mathilde. Elle ne pouvait plus respirer par elle-même, le guidon du vélo avait littéralement broyé ses poumons, sa tête avait violemment heurté la chaîne de trottoir. Il a marqué une pause avant de nous dire qu'il n'y avait aucun espoir qu'elle reprenne conscience, et même si cela était... Il n'a pas terminé sa phrase. Il était désolé, c'est le mot qu'il a utilisé. Désolé.

Le temps pressait, nous a-t-il expliqué. Mathilde avait donné son accord pour que soient prélevés ses organes vitaux en cas d'accident. Nous ignorions tout de sa décision, jamais elle ne nous en avait parlé. Comme elle n'avait pas encore dix-huit ans, notre consentement était requis. Il ne pouvait nous accorder plus d'une heure. Au delà de ce délai, les risques de rejet augmentaient considérablement. Je mesurais soudainement l'écart qui s'était creusé à mon insu entre ma fille et moi. En serait-elle venue à me rejeter ? Jamais elle n'avait fait allusion à son intention de donner ses yeux, son cœur, ses reins, son foie. Je prenais tout à coup conscience, brutalement, qu'il y avait tant d'autres choses dont nous n'avions jamais parlé, dont nous ne parlerions jamais. Je me suis mis à penser à tous ces livres que j'aurais aimé lui faire lire, à tous ces concerts où je ne pourrais plus l'inviter, à tous ses amoureux dont elle n'aurait plus à s'inquiéter qu'ils trouvent ou non grâce à mes yeux, elle qui chantait souvent, pour me narguer comme j'aimais le faire plus souvent qu'à mon tour, *t'en fais pas papa, mon amoureux tu l'aimeras, au bras de fer il est aussi nul que toi, t'en fais pas, tu l'aimeras pendant au moins une semaine ou un mois comme moi.*

La dernière fois que nous nous étions retrouvés seuls dans la même pièce, Anne et moi, c'était chez le notaire quelques semaines auparavant, dans ce même bureau où nous avions convenu de nos dispositions testamentaires après la naissance de Mathilde. Son arrivée nous avait obligés à mettre de l'ordre dans nos vies, sur papier du moins. Nous nous étions efforcés de prévoir l'imprévisible, de parer en quelque sorte aux coups du sort. Il avait toujours été facile de s'entendre sur les questions matérielles et monétaires, mais la mort déjà nous séparait. Je refusais toute idée de service funéraire, alors qu'Anne trouvait purement égoïste une telle position. Je devais penser à Mathilde, disait-elle, le processus de deuil n'est pas le même chez les enfants. Je trouvais l'argument fallacieux, déloyal, et je lui en voulais d'opposer de la sorte Mathilde à mes dernières volontés. « Ma mort m'appartient », lui avais-je alors dit sur un ton qui interdisait toute réplique.

Ce jour-là, nous n'avions pris aucune décision. Le notaire nous avait proposé une formulation qui n'engageait le survivant à aucune obligation. Nous avons en quelque sorte tacitement décidé, ou simplement accepté, d'en reporter la responsabilité sur Mathilde. Jamais cependant il ne nous était venu à l'esprit d'être un jour confrontés à devoir prendre semblable décision à son sujet.

L'heure passée, une infirmière est venue nous expliquer le protocole en détails. Nous écoutions ce qui allait suivre, une fois notre consentement donné, sans l'interrompre. Je me rattachais à chacun des mots qu'elle utilisait, la seule véritable emprise que j'aie jamais eue sur quoi que ce soit. Son ton était dénué de tout sentimentalisme. Elle parlait de générosité, de don de soi, d'amour. Je ne pouvais m'empêcher de me demander si j'avais suffisamment aimé Mathilde ? Avais-je été un bon père ? Avais-je jamais été capable d'amour ? C'est à ce moment que je me suis souvenu de ce que Mathilde m'avait dit peu après avoir eu sa première peine amoureuse : « Il ne pouvait accepter ce que j'avais à lui offrir. »

Lorsque l'infirmière s'est tue, Anne et moi nous sommes regardés, plus longuement que nous ne l'avions fait depuis des mois, et nous avons fait signe que oui. L'infirmière s'est alors rapprochée du lit, a doucement caressé le front de Mathilde avant de replacer les couvertures, comme pour nous montrer la voie à emprunter, avant de nous laisser seuls.